

Olivier Flournoy

Durée et changement

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 45, Numéro 4, 1981.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. Durée et changement In : *Revue française de psychanalyse*. Vol. 45, N° 4, 1981. 999-1006.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1981b.pdf

Durée et changement

Olivier Flournoy

Confortablement bercée par le roulis monotone du Trans-Europe-Express, la Commission d'enseignement de la Société sudiste de Psychanalyse s'efforçait vainement de définir les critères de changement permettant le passage du stade de candidat à celui de membre de ladite société. Pour échapper au cercle trop solidement structuré des hypothèses, arguties, questionnements et autres catachrèses, il fut décidé de charpenter la solution sur le corps pour couper court. Désormais, en séance plénière qui durerait le temps qu'il faudrait, le candidat serait invité à manger le tome second de la traduction anglaise des œuvres de Freud et la docte Commission n'aurait plus qu'à s'assurer de la présence de l'instinct de mort dans ses excréments et de la concentration de Ça dans la sueur perlant sous ses aisselles, pour en déduire que son Moi aurait été adéquatement métabolisé au niveau du Je du corps. Le temps passant, le train était entré en gare en allemand. *Wir treffen in Wien ein*, susurrant la speakerine dans le micro, se pourléchant les babines de la belle langue du maître.

Le recours à une mythologie corporelle s'était avéré nécessaire pour parler changement, à plus forte raison pour l'évaluer.

Sans le corps, l'indéfinie mécanique théorique ou métapsychologique qui se joue au niveau d'une structuration topique de l'appareil psychique n'a pas de cesse. La trajectoire linéaire du refoulement via l'inconscient au retour du refoulé, le travail de condensation et de décondensation, les déplacements circulaires, les échanges en va-et-vient entre processus primaires et processus secondaires, etc., ne peuvent qu'être continus ou répétitifs, définitivement indéfinis.

Seul un changement radical impliquant leur cessation, leur caducité, pourrait interrompre ce flux ou cette alternance au prix fort, celui de l'altération de la

théorie. Fini le refoulement qui engendre les symptômes, finis les triangles où l'on tourne en rond, finie l'impasse entre formations réactionnelles et sublimation, et celle du moitié-moitié instinct de vie-instinct de mort, finie la métapsychologie.

L'introduction du point de vue génétique ne change guère le problème, le fonctionnement psychique restant le même quel que soit le stade génétique du fait de l'intemporalité de l'inconscient et des fantasmes originaires, patrimoine ou matrimoine inaliénable, immanent ou transcendant, toujours fauteur de troubles, de méconnaissance. Ou alors, c'est la nécessité de deux théories complémentaires et contradictoires qui s'imposera. Celle, linéaire, d'une croissance génétique permettant au sujet d'atteindre génitalité et relations objectales indispensables à l'établissement du rapport intersubjectif, et celle, discontinue, d'une a-genesis permettant au même sujet d'être prégénital, non objectal, fixé, régressé. Être noir et blanc, pour la progression et pour la régression simultanément, autorise l'espoir de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Mais ici encore, l'idée d'un changement exigerait le prix fort, la renonciation ou l'abandon de la théorie de la régression. Pourquoi ne pas alors y renoncer d'emblée ? Fausse solution pourtant.

Et la linguistique ? Le recours à la langue ou à la parole facilite-t-il le changement ? Si l'inconscient est structuré comme un langage, si donc le langage permet de comprendre l'inconscient du fait de la similitude de leurs configurations respectives, la possibilité de compréhension qui nous est offerte va-t-elle permettre la saisie de l'essence du changement ? Récemment G. Rosolato [4], présentant ses idées sur le sujet qu'il connaît bien, nous proposait comme exemple de métonymie « je bois un verre » et nous rappelait que cette formule était traduisible et compréhensible pour tous dans cette acception rhétorique. Ce qui manque est aisément substituable : l'eau rafraîchissante. Quant à la métaphore, il a proposé « je bois la tasse » qui, bien qu'immédiatement saisissable, conserve néanmoins une charge de sens intraduisible. La difficulté saute aux yeux car la figure fait appel à un sens spécifiquement français. Ou spécifiquement privé. C'est bien là une expression personnelle du français dont le sens reste caché pour son frère d'une autre langue. La métaphore est ainsi surchargée d'un sens inconnu provenant de la chaîne inconsciente propre à l'individu qui l'emploie et s'il veut que l'autre l'aide à en découvrir quelque chose, cet autre doit, à *un moment donné*, avoir le même corps et la même langue que lui, condition pour que la chaîne signifiante cède un de ses anneaux de sens. La rencontre temporelle paraît alors indispensable.

Pourtant, l'oscillation métaphoro-métonymique serait à elle seule une condition d'accès au surcroît de sens, donc de changement. Elle permettrait à la métaphore de devenir occasionnellement métonymie et « je bois la tasse » laisserait deviner son sens caché. La métonymie deviendrait à son tour métaphore et « je bois un verre » dissimulerait un trop-plein de sens propre à la chaîne inconsciente.

Cette oscillation porte toutefois en elle les germes d'une périodicité indéfinie et le mouvement de bascule ne risque que de se substituer de manière symétrique à lui-même. Le passage de l'oscillation métaphoro-métonymique à l'oscillation métonymo-métaphonique ne permet pas, me semble-t-il, d'autre changement que celui-là. Le pas est le même, qu'il soit franchi de la tasse au verre ou du verre à la tasse. Pareillement, si l'un des termes se substitue à l'autre, c'est à l'intérieur de lui-même que se localisera l'oscillation. Je bois un verre, tour à tour métaphore ou métonymie, laissera toujours échapper un sens, ou confondra simultanément les sens ou leur manque.

Par contre, si l'on tient compte du temps quotidien, que ce soit de la tasse ou du verre aux lèvres, et la ride du coin de la bouche aura eu le temps de s'épanouir ou de se creuser, le poil de la moustache de pousser ou de blanchir, et le sens de l'expression s'en trouvera modifié d'autant. Sans le recours au corps, l'oscillation métaphoro-métonymique ne peut que déboucher sur son contraire qui ne fera que lui ajouter un élément de confusion. Avec la vectorisation temporelle, un sens neuf s'ajoutera ou se substituera pour assurer la modification. Toutefois, il serait vain d'échapper à la difficulté : c'est bien de l'interprétation mythique de la vectorisation temporelle dont il s'agit en analyse. Dans le temps quotidien, le temps de la tasse aux lèvres, vient s'insérer le temps de l'Œdipe et de l'interprétation rétrograde ou prospective du passé qui se joue ce moment-là. Le temps nécessaire au changement implique la conjonction du temps du corps et du temps de la théorie.

Dans un autre ordre d'idée, R. Schafer [5] aux Etats-Unis tente lui aussi de polariser l'analyse vers la langue. Son concept d'*action-langage* cherche à souligner l'intentionnalité du discours dans la situation analytique au détriment de la métapsychologie qu'il estime réifiante. Prenant au mot une expression telle que « je suis hors de moi », c'est le Moi qu'il vise comme concept nuisible permettant une déresponsabilisation du sujet. Cependant, en conservant les catégories de conscient et d'inconscient, et en distinguant de ce fait des actions et des actions virtuelles, ou une intentionnalité d'une intentionnalité méconnue tout en tentant de réunir ces aspects dans un ensemble synchrone, Schafer, ne tenant nul compte du temps qui passe, en arrive à une théorisation de la cure comme un flux ou une traduction continue d'un langage au sens ignoré, en un langage connu et partagé. Il n'y a place ni pour l'idée d'un inconscient dynamique ni pour celle d'un changement qui puisse justifier une terminaison d'analyse.

Intéressante est la critique qu'en font Meissner [2] et Rawn [3] qui à mon avis passent à côté du problème. Désirant réintroduire la dimension manquante, ils le font en soulignant l'aspect métaphorique de la métapsychologie, de la théorie des pulsions, de la génétique, de la deuxième topique, Moi, Ça, Surmoi, comme sorte de deuxième discours, métadiscours du discours du self. Ainsi, il est dit que Schafer confond le Moi et le self ou encore qu'à lui seul le Moi lui suffit, dans

sa bipolarité, Moi conscient – Moi inconscient. Mais comme ces auteurs ne font aucune allusion ni à la sexualité infantile comme marque d'un passé révolu, ni à son expression imaginaire au travers de l'Œdipe et du narcissisme comme marque d'un passé actualisé, la dimension du corps et son interprétation mythique restent absentes, et l'analyse qu'ils proposent à la place de celle de Schafer ne peut se passer qu'au niveau de l'adaptation à un schéma génétique recouvrant les deux topiques. La césure reste absolue entre l'inconscient radicalement intemporel et la durée de la cure, et rien ne permet de penser pourquoi l'analyse exige du temps ni comment ou pourquoi elle peut se terminer, ce qu'implique l'idée de changement.

Chez Schafer comme chez ses critiques, qu'il s'agisse de transformation continue d'un système en un autre ou d'alternances progressives/régressives par rapport à une échelle génétique, le temps théorique ne se heurte jamais au temps du corps. Il est infini alors que ce dernier est limité.

Le passage de la psychanalyse métapsychologique à la psychanalyse herméneutique permet-il d'aller plus loin? Quoique incomparablement plus proche de l'expérience analytique dont elle épouse l'aspect interprétatif, l'herméneutique à elle seule risque aussi de mener à l'impasse : celle d'un discours phénoménologique qui se poursuit sans cesse à la recherche d'une compréhension réciproque qui échappe toujours, cercle dialectique dont la lente progression symbolisée par la spirale ne rend compte que d'un changement positif, continu, linéaire, interminable, effaçant le manque avant même qu'il ne surgisse. Pourtant, au niveau de l'herméneutique, la durée ne peut s'escamoter : « La clé de la dialectique freudienne entre conscient et inconscient réside dans le fait que l'inconscient est le méconnu de l'enfance à partir de quoi, au moyen de l'interprétation, la compréhension actuelle se crée » (Steele) [6]. Toutefois, on ne peut que retrouver l'herméneutique au niveau de l'enfance, et j'aimerais ajouter qu'il s'agit du méconnu de l'enfance telle qu'elle aurait été déjà vécue et interprétée par le sujet selon le mythe du complexe d'Œdipe.

Ainsi, même avec l'adjonction du méconnu d'une enfance, l'herméneutique à elle seule reste phénoménologie, découverte du sens méconnu. Si ce méconnu s'actualise et se dévoile, il n'empêche que le temps s'écoule et que l'analysé est cet individu qui vieillit inexorablement en même temps qu'il vit, revit et remanie son enfance.

L'incrustation de la théorie dans le corps ou du corps dans la théorie permet-elle de cerner différemment le problème des modifications attendues de la cure?

Le corps du sujet pensant, le corps de la mère, le corps du père et celui de l'enfant seraient les témoins muets du déroulement indéfini du temps de la pensée. Le sujet du corps pensé serait, lui, le témoin parfois réjoui de la marque du temps sur l'autre, et le témoinant douloureux de son irréversible passage sur soi. A l'oscillation, la périodicité ou la linéarité du fonctionnement de la pensée

s'ajoutera l'évolution à sens unique des tissus, et l'interprétation, qu'elle se veuille synchronique ou diachronique, ne peut qu'être prise dans la durée de l'analyse.

* * *

Un analysé trouve son analyste gentil. Opinion stable de l'ordre de la métonymie qui nuit au déroulement de l'analyse. Le manque se laisse aisément saisir de part et d'autre : l'analyste est toujours là, ses gestes ne traduisent pas d'impatience, sa voix semble aimable et ainsi de suite. Dans la mesure où cette impression persiste, comment dire deux absurdités identiques découlant d'une herméneutique fondée sur une élémentaire métapsychologie des pulsions : il est gentil parce qu'il n'est pas méchant ou pour ne pas l'être, et il est gentil parce qu'il est méchant ou pour l'être.

Nul doute pourtant que l'absurdité sera levée par l'intermédiaire de l'affect, lequel plonge l'interprétation dans la durée. L'analyste est gentil de peur que... C'est l'angoisse liée à l'insoluble question concernant la méchanceté suspectée, affirmée et niée à la fois, qui se transforme en durable sentiment. Mais comme cette angoisse n'est pas accessible dans l'immédiateté du discours métonymique, l'oscillation vers la métaphore n'est guère concevable qu'à travers le corps de l'analyste qui lui confère en même temps un aspect de nouveauté imputable à la durée. Hanté par le temps qui passe dans sa chair, l'analyste bousculera d'une manière ou d'une autre les structures oscillantes intemporelles pour les lier à la finitude corporelle. Le langage de la cure ne saurait transcender son temps, pas davantage que l'inconscient.

Dans le temps secondaire (Flournoy) [I] de la cure, temps composite où se rencontrent lors de l'interprétation le temporel des corps et l'intemporel de la théorie, métapsychologie, herméneutique, dans ce temps secondaire, il ne s'agit plus d'une métonymie langagière, ni non plus d'une appréciation objective d'une réalité quelconque ; il s'agit plutôt de quelque chose d'un autre ordre, d'une image-écran. L'image « l'analyste est gentil » inscrit sur l'écran « il n'est pas méchant » et dissimule derrière l'écran « il est méchant ». La stabilité est assurée dans le refuge narcissique. Analyste et analysé ne font qu'un à deux, pas de tiers pour déranger l'harmonie, pas de chaîne inconsciente qui permette le déséquilibre jusqu'à ce que le passage du temps éveille son interprétation selon le mythe du complexe d'Œdipe et autorise le renversement de l'image-écran en souvenir-écran. L'analyste est gentil, le parent est châtré.

Un analysé trouve sa concierge gentille. C'est agréable de l'entendre dire et qui pourrait souhaiter qu'il la trouvât méchante ? Et pourtant, pourquoi doit-il en faire part à son analyste comme si ce dernier ne l'aurait pas cru ? Questions qui incitent l'analyste à s'engager du côté de la métaphore. Le message dissimule quelque chose de l'ordre de la condensation et du déplacement, il signale

l'influence d'une chaîne signifiante inconsciente. Serait-ce quelque lien entre la concierge et l'analyste? Concierge qui écoute, analyste qui bavarde, et voilà l'oscillation métaphoro-métonymique possible. Concierge-analyste-gentillesse-méchanceté...

Mais la concierge ne vient pas seulement d'ailleurs. Elle vient d'un autre temps, qui n'est pas celui de l'analyse, et se trouve catapultée dans l'actualité du temps secondaire. Sa présence exige son souvenir. La métaphore, figure de rhétorique intemporelle, peut être remplacée par le souvenir-écran, lequel cache et montre à la fois, comme l'image du même nom mais d'une manière plus complexe. C'est l'interprétation mythique de l'histoire du noyau familial qui en donnera la clé.

Si l'analyste, personnage familier de l'analyste s'il en est, n'évoque à ses propres yeux que lui-même dans l'aspect de métonymie, la concierge dans son aspect métaphorique évoque un personnage énigmatique, aussi familier et inconnu pour l'analyste qu'elle l'est elle-même. En plus de la présence ou de l'absence d'un affect, la substitution transférentielle des représentations devient possible, laquelle donne sa dimension triangulaire œdipienne à la métaphore, ou plutôt en l'occurrence au souvenir-écran. La concierge est gentille dans le temps secondaire, elle jette un pont entre un être éphémère et une théorie intemporelle.

Il me reste à tenter d'esquisser pourquoi je privilégie cette manière de dire.

Si l'oscillation métaphoro-métonymique mène à la découverte de signifiants significatifs pour le sujet, c'est – si j'ai bien compris – du fait de l'interchangeabilité des termes. L'oscillation déboucherait théoriquement sur une synthèse signifiante qui la dépasserait. Pourtant, forte de son analogie structurelle avec la langue, une telle oscillation au niveau psychanalytique ne sera, me semble-t-il, qu'indéfiniment poursuivie, sans rapport avec la durée de la rencontre intersubjective, au même titre que le langage transcende le dialogue du moment.

Si, par contre, l'oscillation entre souvenir-écran et image-écran mène, de par leur compénétration, à la découverte d'un souvenir, image significative de leur synthèse, le fait même de l'inclusion de la composante historique – sexualité infantile – d'un mythe signifiant – Œdipe – devrait permettre à son expression dans le dialogue de la pensée et du corps de conserver son appartenance à la temporalité. Ainsi, la fin du temps secondaire – la suspension de la théorie simultanée à l'achèvement d'une étape corporelle – pourrait reléguer l'analyse dans le passé, nouveau passé accessible ou récupérable le cas échéant. Sans doute y aurait-il là un changement appréciable dans le sens de la possibilité de prendre conscience des actualisations selon deux ordres de passés qui leur donneraient un nouveau relief, une nouvelle perspective, un certain volume, l'ordre du temps vécu et l'ordre du temps secondaire vécu selon son interprétation mythique.

Utiliser cette possibilité à bon escient sera un autre problème.

RÉFÉRENCES

- [1] FLOURNOY (O.), *Le temps d'une psychanalyse*, Paris, Belfond, 1979.
- [2] MEISSNER (W. W.), Critique of concepts and therapy in the action-language approach to psychoanalysis, *Int. Jour. Psychoanal.*, 1979, 60, part 3.
- [3] RAWN (M. L.), Schafer's action language : a questionable alternative to metapsychology, *Int. Jour. Psychoanal.*, 1979, 60, part 4.
- [4] ROSOLATO (G.), « Le signifiant de démarcation », conférence, Faculté de Psychologie, Université de Genève, janvier 1980, *La relation d'inconnu*, Paris, Gallimard, 1978.
- [5] SCHAFER (R.), Psychoanalysis without psychodynamics, *Int. Jour. Psychoanal.*, 1975, 56, part I.
– The idea of resistance, *Int. Jour. Psychoanal.*, 1973, 54, part 3, etc.
- [6] STEELE (R. S.), Psychoanalysis and hermeneutics, *Int. Rew. of Psychoanal.*, 1979, 6, part 4.